

Jean Lefevre, jésuite sinologue (1922-2010)

Dans ces « Coins de Mémoire », nous essayons de saisir ce que des jésuites sinologues ont finalement retenu de leur longue fréquentation des Chinois. Aujourd'hui, il s'agit du P. Jean Lefevre qui a vécu d'abord en Chine continentale, puis à Taiwan : soixante ans pour conclure que « tout est dans l'écriture chinoise. »

Quelques éléments biographiques

Après deux ans d'études du mandarin à Pékin (1947-1949), Jean Lefevre se rend à Shanghai pour les études de théologie. Et alors qu'il venait juste d'être ordonné prêtre le 16 avril 1952, le mois suivant les supérieurs décident de faire quitter la Chine à tous les scolastiques, chinois et étrangers. Au lieu de retourner en France, Jean Lefevre va faire sa quatrième année de théologie à Baguio aux Philippines (1952-1953).

Ici les dates sont déterminantes : Jean Lefevre commence donc sa théologie à Shanghai en octobre 1949, le mois où Mao Zedong promulgue à Pékin la République Populaire de Chine. Pendant ses trois années de théologie à Shanghai il va alors observer comment les nouvelles autorités de Pékin préparent le démantèlement de l'Église catholique de Shanghai. De toutes ses observations et des notes prises sur le vif il va rédiger à Hong Kong en 1953-1954 un livre exceptionnel : *Les Enfants dans la ville*.

LES ENFANTS DANS LA VILLE - Chronique de la vie chrétienne à Shanghai

Les Enfants dans la ville (1957, Casterman) est un livre qui témoigne de la grande intelligence politique de Jean Lefevre. Alors que l'arrivée au pouvoir de Mao le 1^{er} octobre 1949 est vécue comme un traumatisme par les jésuites (certains scolastiques chinois à Shanghai recopiaient de la musique pour s'empêcher de penser aux événements), lui, observe, analyse minutieusement la tactique communiste, la résistance catholique, bref fait du *China-watching* de terrain.

C'est Mgr Gong Pinmei, l'évêque de Shanghai qui lui demanda d'écrire un livre pour que le monde extérieur soit au courant. Le livre a eu un très grand retentissement en France et en Belgique avec six éditions successives. Zhou Enlai lui-même voulut se le procurer.

« **Notre sujet est l'histoire de la chrétienté de Shanghai de 1949 à 1955** ». Pour ce faire J. Lefevre ne s'appuie pas seulement sur ses notes personnelles. Il consulte la presse officielle :

« Nous avons lu attentivement pour rendre compte de l'action du gouvernement, plusieurs milliers de pages de textes chinois dans : *Le Quotidien du Peuple*, *Le Quotidien de la Libération*, *Le Quotidien de Shanghai*, la revue *Xuexi (Études)* qui fournit les sujets d'études pour toutes les réunions d'endoctrinement, et aussi *Le Mensuel de la Nouvelle Chine*.

Il a aussi sous la main des « Diaries » d'étudiants catholiques, quelques 500 lettres de chrétiens et des sermons de prêtres chinois – « une documentation qui sera difficilement réunie à nouveau ; nous avons cru utile de le faire sans tarder ».

« L'histoire de la chrétienté de Shanghai » est un drame qui pourrait évoquer celui du ghetto de Varsovie. Il aboutira à la nuit du 8 septembre 1955 quand sont arrêtés avec leur évêque plus d'un millier de prêtres et de militants catholiques. Ce drame se déroule en trois épisodes :

1. « L'affrontement » (mai 1949-octobre 1952)
2. « Trêve » (octobre 1952-juin 1953)
3. « L'heure est venue » (juin 1953-septembre 1955).

Le Parti avait rapidement infiltré, puis pris le contrôle de l'université jésuite « L'Aurore », mais quand il voulut imposer une Église patriotique coupée du Pape, il se heurta aux mouvements d'Église comme la Légion de Marie ou les Congrégations Mariales, auxquelles appartenaient nombre d'étudiants. C'est alors que la police arrêta les quelques jeunes jésuites chinois chargés de ces mouvements, dont le P. Zhang Beda qui mourut le 11 novembre 1951 en prison sous l'effet des tortures. Mais rien n'y fit, et les autorités durent reconnaître qu'ils avaient échoué face aux catholiques de Shanghai. D'où cette « trêve » d'un an, avant les deux années kafkaïennes 1954-55 où il s'agit alors de dénoncer l'Église comme un nid « d'ennemis du peuple ». Tous les moyens sont bons : perquisitions, lavage de cerveaux, haut-parleurs s'attaquant aux missionnaires tous « espions à la solde des étrangers », jusqu'à l'exposition « des ossements de centaines de fillettes assassinées à l'orphelinat catholique de Senmouyeu. »

La nuit du 8 septembre 1955, c'est la grande rafle. Et un bon nombre des 1 000 catholiques arrêtés alors ne ressortiront de prison ou des camps que vingt ans plus tard.

Aumônier d'étudiants à Taiwan

En 1954-1955, J. Lefevre va faire son Troisième An, dernière étape de la formation jésuite, aux Philippines, avec les scolastiques chinois. Là il s'oblige à écrire une page en chinois tous les dimanches pour ne pas perdre la main. Là, il fréquente aussi le P. Wang Changzhi (1899-1960), auteur d'une thèse à la Sorbonne sur le *grand néo-confucéen Wang Yangming* (1472-1529) et d'une autre, à la Catho, sur *Saint Augustin et le salut des païens*. Bref, alors que les autres missionnaires n'ont jamais entendu parler ni du P. Wang Changzhi, ni de Wang Yangming, J. Lefevre est à même de se mettre à l'écoute de ce jésuite qui est le meilleur lettré et théologien de sa génération, très admiré par le P. Henri de Lubac.

Là aussi, il faut prendre la mesure du choix de ne pas retourner en France, mais de « rester avec les scolastiques chinois. » Partout ailleurs dans le monde les liens entre condisciples sont très importants, mais en Chine ils le sont encore plus. Condisciple des jésuites chinois de sa génération, Jean Lefevre devient un des leurs pour la vie.

En 1955, il est envoyé à Taizhong, au centre de Taiwan. Il y devient l'aumônier d'étudiants qu'il restera toute sa vie.

Licencié en philosophie, Jean Lefevre est aussi sans doute le seul étranger aumônier d'étudiants (à Taizhong d'abord, puis plus tard à Taipei) à faire ce qui pourrait sembler évident : chercher à connaître ce que pensent ces étudiants. Il parcourt donc en diagonale les revues qu'ils lisent. Il s'intéresse aux travaux des philosophes réfugiés à Hong Kong et à Taiwan, les « nouveaux Confucéens », qui s'emploient, *via* Kant ou Hegel, à faire du confucianisme une philosophie moderne, compatible avec la science et les valeurs démocratiques, et foncièrement anti-communiste. Mais aussi il visite à Taizhong le professeur Yin Haiguang (1919-1969), féroce critique de tous ceux qui se réclament à grands cris de « La Culture Chinoise » ou qui propagent l'idée de reprendre le Continent dans un proche avenir. Se rendant compte de l'influence de B. Russell, John Dewey et comparses dans le monde étudiant, J. Lefevre commence ses catéchèses par une réflexion approfondie sur le statut du discours scientifique. Bref, il ne suffit pas d'enseigner le catéchisme :

« Les candidats au baptême étaient très nombreux, mais j'étudiais en même temps la philosophie chinoise contemporaine. Je découvris que cela ne m'intéressait plus d'augmenter encore le nombre des chrétiens. Mon intérêt, c'est d'aider les jeunes étudiants à résoudre leurs questions existentielles. En effet, à cette époque, beaucoup, ballottés entre le discours matérialiste du scientisme et la tradition chinoise, étaient incapables de trouver un équilibre. Je m'efforçais de leur montrer que leur tradition comportait des richesses qui méritaient d'être conservées et aussi étaient compatibles avec le christianisme. Finalement, je ne désirais pas tant faire d'eux des chrétiens nominaux, mais plutôt les aider par la foi au Christ et par les ressources culturelles de leur propre tradition à avancer dans leur quête de sens. »

Du « Dictionnaire » à l'écriture oraculaire

A Taizhong en 1955, J. Lefevre est aussi nommé à l'équipe du « Grand Dictionnaire », projet titanesque mis en route en 1949 par le P. Eugène Zsamar, un jésuite hongrois alors réfugié à Macao : un dictionnaire polyglotte de 13 500 caractères en cinq langues (latin, anglais, français, espagnol et hongrois).

En 1955, le projet a abouti à cinq « tapuscrits » de 40 volumes chacun, dont on ne peut évidemment envisager l'impression. De plus, la plupart des Pères qui, à leur arrivée à Taiwan au début des années 50, avaient été assignés à la tâche sans qualification particulière, partaient alors fonder des paroisses. Restaient sur le pont essentiellement le P. Yves Raguin, qui avait commencé à étudier le bouddhisme et le taoïsme. J. Lefevre, lui, apportait sa connaissance exceptionnelle de la langue écrite chinoise aussi bien sur le Continent (comme rédacteur des *Enfants dans la Ville*) qu'à Taiwan (au contact des étudiants).

C'est alors que tous les deux envisagent de donner suite au projet du « Dictionnaire », en confectionnant d'abord un dictionnaire Chinois-Français de seulement 6 000 caractères. Mais il fallait convaincre les autorités jésuites dont certains ne voyaient pas la valeur « apostolique » d'un « dictionnaire ». Ici, Jean Lefevre a su rallier à sa cause ses anciens « condisciples » et un compromis fut trouvé « à la chinoise », selon son expression favorite : comme le Concile Vatican II qui venait de se terminer insistait beaucoup sur la connaissance des diverses religions locales, fut créé à Taipei en 1966 un « Institut Ricci » qui se consacrerait à l'étude du taoïsme et du bouddhisme dans le contexte taiwanais. Les PP. Raguin et Lefevre semblaient tout à fait à même de participer à ces recherches, ... et bien sûr personne ne les empêcherait de préparer en même temps un dictionnaire s'ils le désiraient. (« Nous ne pouvons pas quand même pas reprocher aux Pères français de s'intéresser à la langue chinoise », en convenait un des supérieurs chinois !).

À partir des années 60, J. Lefevre s'oriente vers l'étude des inscriptions oraculaires. Celles-ci remontent jusqu'à 1 200 ans avant J.-C. : les devins inscrivaient sur des omoplates de bœuf ou des écailles de tortue une proposition qu'ils soumettaient aux ancêtres royaux, puis à l'aide d'un tison provoquaient en surface des fissures indiquant la réponse des ancêtres.

Jean Lefevre va alors parcourir l'Europe et la Chine à la recherche de collections de ces inscriptions. Il prêta progressivement son attention aux caractères les plus anciens, au nombre de 1 800, notant l'évolution sémantique de chacun au cours des dynasties Shang (1765-1122) et Zhou (1121-771). Toutes ses recherches ont été par la suite intégrées dans *Le Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise* paru en 2001 (et un « Ricci » consacré aux seules inscriptions oraculaires est actuellement en cours de préparation à Paris).

Ainsi publie-t-il en 1985 *Collections d'inscriptions oraculaires en France*, et en 1997 *Several Collections of Oracular Bones in Germany, Switzerland, the Netherlands, Belgium*, ainsi que des articles en français, anglais ou chinois dans des revues spécialisées. Par exemple, le premier ouvrage publie 59 fragments de carapace de tortue et d'os de bœuf de la dynastie des Shang (XIV^e-XI^e siècles) : 26 viennent de la BNF, 13 de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises, 10 du Musée Guimet, 10 du Musée Cernuschi et 2 de collections privées. Les inscriptions sur ces 59 fragments totalisent 649 caractères composant quelque 127 énoncés. L'ouvrage comporte deux parties. La première présente des reproductions photographiques et manuscrites des inscriptions classées selon la chronologie des rois et selon le sujet de la divination, suivies d'une transcription et traduction. La seconde partie propose diverses explications et interprétations étymologiques sur quelques caractères fréquents dans les inscriptions oraculaires.

Après trente ans de recherches J. Lefevre est devenu ainsi un membre reconnu de la corporation des spécialistes ès-inscriptions oraculaires. Mais, il y a plus, voici cette profession de foi :

« Aujourd'hui, l'étude des inscriptions sur os est la meilleure clef pour pénétrer dans l'intelligence de la civilisation chinoise ancienne, car on a vraiment là les racines de la culture chinoise ».

Et ce commentaire :

« Depuis que j'ai commencé il y a 30 ans à étudier les inscriptions oraculaires, j'ai une relation très affective avec les caractères chinois. Etant familier avec les anciennes formes écrites, je peux d'autant mieux ressentir l'âme d'un caractère. (...) En fait, l'écriture non seulement enregistre la pensée, mais en sens inverse l'écriture informe la pensée. Cela fait plus de trois mille ans que les Chinois utilisent des idéogrammes. (...) Il existe un lien très intime entre la manière de penser des Chinois et de leur écriture. Pour un Chinois, tout

concept est lié à tel ou tel caractère. En se représentant même mentalement le tracé d'un caractère, c'est tout un monde symbolique qui s'ouvre, que la transcription alphabétique n'est pas à même d'exprimer de la même façon. Par exemple, le concept central de la « Voie » dans le taoïsme est écrite *dao*. Tous les Chinois lisent dans ce caractère un chemin et aussi une tête, suggérant l'idée de « principe ».

« En Chine tout poète est aussi calligraphe. Le geste de la main du poète écrivant des caractères et le mouvement de sa pensée exprimée par ces caractères sont indissociables. »

Arrêtons-nous ici, en rappelant que ce « geste de la main » avait été l'objet d'une thèse en Sorbonne en 1937 : « L'Écriture chinoise et le geste humain - Essai sur la formation de l'écriture chinoise ». L'auteur en était le P. Zhang Beda, celui qui devait mourir en prison sous les tortures le 11 novembre 1951.

N.B. Citations empruntées à *Jean Lefeuvre Jésuite et Sinologue - Entretiens recueillis et arrangés par Thierry Meynard*, s.j., Cerf, 2007.